

Notre Fête Nationale

C'est avec joie et empressement que nous constatons que la célébration de notre fête nationale, prend chaque année, un nouvel élan et un nouvel éclat.

Dans le programme du vingt-quatre juin prochain, nous remarquons, tout particulièrement le grand banquet offert à la famille canadienne, dans la salle du Manège, banquet dont les dames patronnesses de l'Association de la Saint-Jean-Baptiste ont pris la direction et l'initiative.

Nous ne saurions exprimer l'impression charmante que nous donne la vision de ces agapes véritablement fraternelles, et combien il serait désirable que cette touchante coutume se perpétuât d'année en année et se propageât de ville en ville, de paroisse en paroisse, jusqu'à ce qu'un jour vint, ou, des deux rives du Saint-Laurent, un long toast soit porté à la gloire de notre beau pays et à l'union de la race canadienne-française.

Nous ne doutons pas que nos compatriotes seconderont avec enthousiasme l'idée et la fondation à perpétuité d'un banquet de famille, à la fête de la Saint-Jean-Baptiste. En attendant, nous les espérons nombreux, au soir du 24 juin, pour faire honneur à leur nationalité d'abord, et rendre hommage ensuite au zèle patriotique et généreux dont font preuve, dans l'organisation gigantesque de ce dîner, la digne présidente de la Société de la Saint-Jean-Baptiste et ses auxiliaires dévouées.

Ce banquet sera suivi d'un concert-promenade.

Son Honneur le lieutenant-gouverneur, Sa Grâce, Mgr l'Archevêque de Montréal et l'hon. Premier Ministre de la Province, présideront à cette fête grandiose à laquelle nous voudrions tous assister.

LA DIRECTRICE.

L'hiver oblige à acheter son soleil.

Emile Souvestre.

La Sensibilité

Une mère de famille m'écrivait hier:

"En vue du bonheur futur de l'enfant, est-il sage ou imprudent de développer sa sensibilité?"

La réponse à ce point d'interrogation demande plus d'un moment d'étude et peut être définie de plusieurs façons, selon le tempérament de l'enfant. S'agit-il d'un futur optimiste ou d'un futur pessimiste? Pareil discernement est difficile à faire dans une personnalité aussi petite que celle d'un enfant, et, à cause même de cette incertitude, une méthode quelconque, peut-elle être donnée comme absolue?

J'ai connu un père de famille — homme excellent et vertueux s'il en fut jamais qui punissait son petit garçon à chaque fois que celui-ci pleurait, pour un congé qu'on lui refusait ou pour une contrariété qu'on lui faisait subir. Sur la remarque que je me permis de lui faire, il me répondit:

—Cet enfant est trop sensible; je veux l'endurcir et lui rendre ainsi le service qu'on ne m'a pas donné. J'ai tant souffert de ma sensibilité. Ce père avait-il tort? avait-il raison?

Cependant, il est certain qu'aucune partie de l'âme humaine ne doit être sacrifiée. Autre chose est de développer la sensibilité et de décourager la sensiblerie, qui est, chez l'enfant comme chez l'homme un des travers les plus ridicules quand il n'est pas le plus insupportable à soi et aux autres.

Mais la sensibilité, comme la volonté, demande à être guidée avec tact et fermeté. C'est dans la nuance de ces distinctions que le rôle de l'éducatrice, celui de la mère, doit s'exercer, et que les erreurs, — fatales si souvent, — sont à craindre.

Quand je parle de sensibilité, il est bien compris que c'est de la sensibilité morale que je veux parler; relativement à la sensibilité physique, jamais on ne saurait inspirer à l'en-

fant assez de mépris pour les douleurs physiques personnelles. On peut lui apprendre cela par l'exemple, ce qui est encore la meilleure force du raisonnement, en même temps qu'on devra mettre à profit le malheur d'autrui, en lui faisant connaître la satisfaction que l'on éprouve à soulager les infirmités des autres.

La bonté serait-elle, en tout cas, le fruit et le résultat de la sensibilité? L'expérience semble l'affirmer.

Pour compatir à la douleur des autres, ne faut-il pas d'abord commencer par la comprendre? et pour la bien comprendre, pour s'en bien pénétrer, ne faut-il pas être sensible?

Voyez: les cœurs complètement dépravés n'en arrivent à ce degré d'abjection qu'en perdant la sensibilité. L'âme sensible, au contraire, comprendra la compassion. Sans doute, un être élevé dans une telle doctrine souffrira, mais à la puissance de souffrir, la joie de soulager les maux de l'humanité fera équivalence, et rien ne saurait compenser les joies que sa sensibilité lui fera éprouver dans l'amitié, dans les charmes exquis qu'il découvrira par les belles lectures, dans les douceurs enivrantes que révéleront à son esprit le spectacle de la nature et celui des merveilles de l'art.

Sans la sensibilité, il n'y a donc de bonheur possible; car, le bonheur ne saurait exister dans l'égoïsme, l'indifférence et la dureté du cœur. L'être insensible n'aura pas de grande douleur s'il n'aime que lui et si son bien-être lui suffit. Mais quelles joies aura-t-il, puisque son âme ne vibre point, puisque son cœur n'est plus susceptible de s'émouvoir et qu'il traverse la vie à la façon d'un automate?

En résumé, il semble donc mieux de développer la sensibilité de l'enfant pour son bonheur futur. Les joies inhérentes à cette faculté compenseront largement les douleurs.

Toutefois, en développant la sensibilité, il faut, dans une sage mesure, la diriger en lui donnant pour contre-poids la volonté et l'action.

FRANÇOISE.